Le Rêve Brisé

I

—Challigny! cinq minutes d'arrêt buffet!....

—Les voyageurs pour Langres, Troyes, Paris, en voiture!.....

—La direction de Martigny-les-Bains, Contrexéville, Mirecourt, Epinal, Nancy, traversez!.....

Tout le jour, assise près de sa petite bibliothèque, Angèle Vernaud entendait résonner ces mêmes cris monotones, ces mêmes appels réguliers. Et c'étaient aussi les sifflements brefs et stridents, ou graves et prolongés, et les halètements des machines, les grincements des freins, les claquements des portières, les exclamations des voyageurs, toute la vie active des gares. Des hommes, des femmes, à certaines heures, aux passages d'express, se hâtaient autour de sa corbeille de journaux ou devant son étalage de livres:

—Le "Petit Parisien," s'il vous plaît mademoiselle?

—Avez-vous le dernier roman de Pierre Loti?

—Voici, monsieur; voici, madame.

Angèle Vernaud se hâtait, tendait les journaux, cherchait les livres demandés. Et pour tous les clients elle avait, en recevant la monnaie, un sourire aimable, un remerciement gracieux. L'auréole blonde et soyeuse de ses cheveux encadrait son charmant visage, éclairé de deux grands yeux d'azur brouillé. On eût dit que des fondants roses avaient laissé sur ses lèvres leurs mateurs et leurs parfums. Et, maintes fois, des messieurs charmés avaient murmuré en la regardant:

—L'adorable enfant!

De fait, Angèle Vernaud, qui atteignait sa vingtième année, était jolie.

Orpheline de bonne heure, elle habitait avec une vieille tante qui l'avait recueillie.

Le petit rapport de la bibliothèque de gare suffisait aux deux femmes pour vivre.

II

Angèle Vernaud, tranquille, n'était cependant pas heureuse malgré ses sourires. Ses vingt ans proches jetaient en elle leurs mystérieux émois. Elle avait quelques amies, mais elle ne les fréquentait guère, ne trouvant aucun plaisir à leurs conversations frivoles. Lorsqu'elle rentrait le soir, à huit heures, sa bibliothèque fermée, elle prenait avec elle quelques livres et, sans les couper, — de façon à ne point leur enlever leur valeur marchande, — elle lisait.

Ces lectures l'emportaient en des mondes inconnus, lui faisaient entrevoir des horizons à jamais fermés pour elle sans doute, l'initiaient peu à peu aux troublantes et délicieuses tendresses; son imagination exaltée créait devant elle le champ bleu des rêves magnifiques, la jetait au seuil des Paradis d'amour.

Mais la réalité, le lendemain, noyait de gris l'azur du rêve. Aux chères ivresses bercées, aux envols de folles espérances, succédait un douloureux serrement de cœur. Angèle, mieux encore, comprenait la médiocrité de sa vie, le terre-à-terre de son petit métier de mercenaire pauvre, à la merci de tout le monde.

Surtout les soirs d'hiver, quand tombait au loin la brume livide sur les voies courbées, sa détresse d'âme s'accentuait. Des lanternes, une à une, s'allumaient, semblaient des veilleuses clignotantes, prêtes à mourir sous le linceul du brouillard. Les sifflements des trains avaient quelque chose de rauque, de pénible, de désespéré; on eût dit qu'ils s'effrayaient, sous le ciel morne, des catastrophes prochaines. Les falots, à l'avant et à l'arrière, étaient comme des grands yeux saignants pleins d'inquiétude. Le convoi stoppait; des ombres se précipitaient sur les quais, deux ou trois voyageurs s'approchaient, achetaient à la hâte des journaux, repartaient. Puis, un nouveau sifflement trouait l'air, faisait trembler les vitres des marquises. Une voix d'employé résonnait:

—Chaumont, Troyes, Paris!

Et dans le gris, dans le noir, dans le vertige, dans l'inconnu, le train fantastique, se perdait.

Paris! le mot magique, longtemps tintait aux oreilles de la petite vendeuse de journaux....Paris!....Par-delà le soir triste aux brumes de deuil, sous un ciel d'aube et de gloire, une ville étrangement belle avec des coupoles d'or et des flèches d'azur s'érigeait.... Paris!.... Du bonheur flottait dans l'air; des mots d'amour chantaient aux oreilles, délicieusement. Une richesse inouïe émerveillait. Le rêve réapparaissait.

—Le "Bonhomme Comtois."

Brusque, une grosse voix la tirait de ce rêve; c'était un paysan qui demandait le journal local.

Voilà, monsieur.

Le soir, de nouveau, enveloppait tout de sa détresse.

Le train de Paris avait disparu: les heureux s'en allaient là-bas, où il devait faire si bon vivre, là-bas vers la ville de tous les désirs, de tous les songes!....

Machinalement, Angèle fermait sa bibliothèque à clef, sortait de la gare, reprenait le chemin de la maison, sous le brouillard lourd....

III

—Le dernier numéro de la "Vie Joyeuse," s'il vous plaît, mademoiselle?

Angèle, occupée à compter sa recette, leva la tête, un grand et beau jeune homme en pardessus clair se tenait devant elle, souriant.

—Tout de suite, monsieur.

Son regard la troubla étrangement; elle fut plusieurs minutes à chercher dans sa corbeille le journal demandé, ne songeant plus qu'il devait être à l'étalage, où elle le découvrit enfin.

—Voici cinquante centimes, mademoiselle.

Leurs yeux encore se rencontrèrent. Et sans savoir pourquoi, elle eut un frisson. La monnaie rendue, l'acheteur s'attarda, paraissant examiner les volumes nouveaux, en réalité contemplant la petite vendeuse. Mais comme une voix d'employé criait: "Traversez!", le voyageur dut s'éloigner.

Il semblait à Angèle qu'il emportait un peu de elle-même avec lui, qu'elle allait être plus triste encore désormais.

Les jours qui suivirent, le visage pâle et beau du jeune homme resta devant sa vue, se détacha sur le fond lumineux de son rêve.

Il revint. Deux mois après, il acheta encore un journal. La main de la jeune fille tremblait en recevant le sou qu'il lui remettait, ses jambes fléchissaient; elle crut que son cœur allait se rompre, tellement les pulsations en étaient violentes. Plus longuement que la première fois leurs regards se caressèrent. Une grande joie baigna l'âme d'Angèle; il lui sembla qu'elle était aimée enfin, et elle sentit qu'elle aimait!

Quand il repassa, un autre soir encore, il lui remit une lettre.

Elle crut mourir de joie en la lisant.

C'étaient des phrases berceuses et câlines; c'était l'aveu d'une passion qui promettait d'être sincère.

Il ne vivait plus loin d'elle, disait-il; elle s'était imposée à lui. Il la suppliait d'être bonne, de lui accorder un peu d'amour, de le suivre à Paris. Il était riche. Elle n'aurait à s'inquiéter de rien: tout serait aplani devant ses pas. Et il implorait une réponse: "Poste restante, place de la Bourse, à Paris", à son nom; Jacques de Marnay.

IV

D'abord, elle fut tentée de déchirer cette lettre.

La proposition qui était faite ne la conduisait rien moins qu'au déshonneur, si elle ne la repoussait pas. Et ce seul mot la faisait frissonner. Déshonorée! Du fond de leurs tombes, est-ce que son père et sa mère ne la renieraient pas? Et la pauvre vieille tante, que dirait-elle, que ferait-elle, si Angèle succombait, si Angèle partait?

Pourtant, pouvait-elle ainsi couper net les ailes à son rêve? rester en ce coin perdu, toujours? y vieillir sans rien connaître au-delà, sans espérances, sans joies et sans amour?

Car la lecture lui avait exalté l'imagination, et il ne lui paraissait pas possible de rencontrer le vrai bonheur dans l'existence simple, morne, paisible qu'elle menait.

Toute la nuit, Angèle songea à ces choses. Une fièvre brûlait son corps, le secouait de frissons. Elle souffrait et espérait alternativement, tantôt résignée, tantôt révoltée.

Mais, à vingt ans, quand on n'a pas auprès de soi la protection et l'amour d'une mère, quand on a toujours vécu presque seule, avec des livres troublants, est-ce qu'il est possible de résister aux tentations, de vaincre le puissant mal d'aimer?

Le lendemain Angèle, n'étant plus maîtresse d'elle-même, oubliant son passé sans tache, l'honneur héréditaire, le respect filial, le devoir, oubliant tout, répondait au jeune inconnu:

"Je suis prête à vous suivre: venez me chercher."

V

Dans la tiède après-midi d'automne, le train roulait vers Paris. La voie courait tortueuse, au long des vallons, franchissait des plaines, se perdait sous des tunnels aux nuits rapides. Des arbres partout se penchaient sous le vent d'octobre, des feuilles jaunes et rouges s'essaimaient, avaient l'air de fuir en l'épouvante de l'hiver venant. Des vols de corbeaux traînaient des nuées d'encre sur le ciel.

Seuls dans un compartiment de première classe, Jacques de Marnay et Angèle Vernaud se tenaient l'un près de l'autre.

Depuis la minute où la jeune fille avait posé le pied sur les marches du wagon, une souffrance étreignait son cœur. Il lui en coûtait beaucoup de partir ainsi, d'abandonner sa pauvre vieille tante, de renoncer à son passé d'honnêteté et de devoir. Pourtant, l'aimé était là près d'elle qui la berçait de mots doux, de paroles consolantes, qui lui promettait une félicité sans fin.

Des heures, ils étaient restés l'un près de l'autre, la main dans la main.

Et lui, à voir cette tristesse, ces larmes cachées sous des paupières gonflées, ces sanglots retenus, sentait peu à peu tomber son enthousiasme et sa fièvre, car il était bon et sincère au fond.

Riche comme il l'avait dit, fils d'un père inflexible sur les lois du devoir, élevé sévèrement, à présent qu'il était devenu à peu près libre il profitait un peu du bon côté de la vie et s'amusait. Il avait remarqué la petite vendeuse de journaux, et un coup de désir l'avait entraîné vers elle. Il s'était dit que ce serait adorable, cet amour né dans des circonstances si bizarres, ingénu et printanier.

Mais comme sa tête se penchait vers l'auréole blonde, que ses lèvres tremblaient, quémandeuses de baisers, elle murmura, répondant à une pensée secrète qui l'oppressait:

—C'est toujours, toujours, que vous aimerez votre petite amie?....

Il eut un sourire et il prononça les mots inévitables:

—Mais oui..... toujours!

Seulement, son cœur se serra.

Jusqu'alors il n'avait point songé à cela. En son égoïsme de jeune homme, il n'avait vu que le plaisir, que le caprice. Et voici que, maintenant, derrière les roses de ce plaisir, il découvrait des épines, et derrière les sourires et les baisers, des larmes!

Certes non, malgré sa bonté, malgré sa fièvre présente il n'aimerait pas toujours l'humble enfant qui se tenait, frémissante à côté de lui. Un moment viendrait où une autre femme se trouverait sur sa route qui, forcément, la chasserait de son souvenir. Il ne pouvait l'épouser: son père n'y consentirait jamais.

Alors, que deviendrait-elle il l'aurait abandonnée?

Elle ferait comme les autres, comme toutes celles que l'égoïsme des hommes détourne de leurs devoirs et qui, parties vers un beau rêve, tombent pour ne plus s'en relever!

Une amertume lui emplit le cœur à cette pensée.

Eh bien! non, il ne ferait pas cela!

Sa sensibilité protestait: il ne vouerait point cette jeune fille à la honte forcée; il vaincrait son désir!

Et comme, affolée, en l'oubli de tout où elle voulait se plonger, à présent qu'il lui avait promis fidélité, Angèle lui tendait les bras, il lui prit seulement les mains et les garda dans les siennes, murmurant:

—Regardez donc comme c'est beau, ce soir d'automne qui tombe!

VI

Le train débarcadère de la gare de l'Est, Jacques, ayant Angèle au bras, silencieusement l'entraîna, lui fit faire le tour des vastes bâtiments la remena dans le grand "hall" des départs. Elle se laissait conduire, machinalement. Il alla à un guichet, prit un billet de première classe, le lui remit.

—Mais.... mais....,bégayait-elle, que faites-vous?

Pour ne point laisser voir son chagrin, il dut être dur, brutal presque.

—Il vous faut repartir, dit-il; vous ne devez point entrer dans Paris ce soir.... Plus tard, je retournerai vous chercher.... C'est impossible en ce moment....J'ai réfléchi.... Un train va partir dans dix minutes; prenez-le.... Allez, je ne vous oublierai pas!....Ce n'est qu'une séparation momentanée...A bientôt!..

Il la poussait vers l'entrée des quais. Elle comprit, n'eut pas une révolte, pas une plainte. Elle se sentit seulement le cœur effroyablement brisé.

—Adieu! murmura-t-elle, soyez heureux!

Il était disparu déjà, troublé lui aussi à pleurer.

Elle suivit les voyageurs qui partaient, sans pensée, la tête vide.

Et quand elle fut dans le compartiment qui devait la ramener, toute seule, elle éclata en sanglots....

VII

Angèle Vernaud est maintenant mariée.

Elle a épousé un employé de la gare, un brave garçon dévoué et bon: aucun enfant jusqu'ici n'est encore venu égayer leur foyer.

Angèle a toujours la bibliothèque et continue à vendre des journaux et des livres. Mais elle ne lit plus guère. Et souvent, le soir, elle est triste, surtout au passage du train-express qui va sur Paris.

Elle songe alors.

Elle songe aux jours enfuis, aux illusions mortes, aux chimères folles, et bien que devenue femme réfléchie, épouse fidèle et sérieuse, de ses yeux aux cernures bleues avidement elle suit dans la nuit la lanterne rouge du convoi qui s'éloigne emportant avec lui, là-bas, vers la ville qu'elle n'a fait qu'entrevoir, vers Jacques, vers l'inconnu, son ancien rêve!

Pour Toujours

Blanche aimait Raymond.

A vingt ans, orpheline, aînée de jeunes frères, Mlle Blanche de Purlys s'était vouée aux pauvres petits rejetons de sa race et pour eux vivait cloîtrée dans le vieux manoir familial, noire demeure perdue au centre des terres qui constituait leur unique héritage après celui du nom.

Elle vivait là, résignée à toujours y vivre, immolée volontaire aux joies mondaines, mais heureuse encore, puisque son renoncement assurait l'avenir de ceux dont elle s'était instituée la mère.

Blanche suffisait à la tâche acceptée. Le curé du village l'y aidait. Le prêtre soutenait de sa prudence la jeune fille et donnait ses loisirs à l'éducation des orphelins.

Dans la solitude, Mlle de Purlys ne voyait guère qu'une vieille amie de sa mère. Mme d'Armeilh, veuve d'un gentilhomme qui avait risqué tous ses capitaux dans la création de verreries. Le digne homme en attendait grand avenir, quand, brusquement, le surprit la mort.

Il laissait un fils unique, Raymond, jeune officier du génie; celui ci n'hésita pas à briser une carrière prise par vocation pour accourir à l'appel de sa mère et recueillir l'œuvre paternelle. Il ne mit point en balance avec son devoir nouveau ses espérances de naguère. Raymond obéit à l'amour filial, au culte dû à l'homme qui lui léguait son œuvre, son honneur à sauvegarde.

Ames de sacrifice et de volonté, Blanche et Raymond invinciblement s'attirèrent. Une sympathie spontanée les lia sans qu'ils eussent le soupçon d'une espérance plus tendre. Leur devoir dans la vie, leur consécration à ceux pour lesquels ils luttaient semblaient leur dénier tout droit à l'amour.

Inconsciement déjà ils s'aimaient.

Longtemps ils l'ignorèrent.

Malgré les efforts de Raymond, ses affaires péricitaient. Certes M. d'Armeilh n'avait point entrepris son industrie sans éléments de réussite, mais l'éloignement du lieu de production et de toute voie ferrée exigeait des frais de transport qui ne permettaient pas de lutter avec la concurrence des fabriques mieux situées.

Des sombres préoccupations creusées en rides persistantes sur le front du jeune homme émurent Blanche et l'affligèrent, car elle n'osait aborder, avec lui, le sujet de ses peines, ni en adoucir les soucis.

Elle se surprit à penser: "Que ne suis je sa sœur? Je serais sa confidente, sa consolatrice; sa mère le méconnaît, lui impute l'insuccès dans la foi superbe en son mari. Raymond souffre doublement dans sa fierté et dans son cœur.... Oh! oui, être sa sœur; il m'aurait pour l'aimer....

Ce mot la foudroya.

—Mais je l'aime!...

Elle voulut s'en défendre, mais plus évident s'imposa son amour. Alors, elle se jura le silence et son âme forte rassurée par ce serment, elle connut la joie secrète de chérir Raymond, de contenter sa tendresse simplement en parlant de lui devant Dieu.

Ah! alors, il était bien, quand elle s'agenouillait et offrait en holocauste tout bonheur pour obtenir celui du seul Aimé!....

Et cependant ce bonheur ne serait pas son œuvre.

Seule, un soir, ses petits frères couchés, Blanche, au coin du feu, rêvait, et parmi les braises scintillait son rêve. Son cœur trop comprimé de tendresse, s'essorait vers le bonheur qu'un regard de Raymond lui avait entr'ouvert, car, sans aveu de leurs bouches, leurs âmes s'étaient comprises, prises et données.

La servante ouvrit la porte. Raymond apparut.

Blanche s'effara, angoissée, espérante:

—Vous!....

Le jeune homme se roidissait, très pâle; enfin il parla, la gorge contractée:

—Je viens vous dire adieu.

—Vous partez?....

—Je pars.

—Pour loin? .... pour longtemps?....

—Pour toujours!

Le désespoir de Blanche jeta un appel éperdu:

—Raymond!

—Je m'expatrie. Je suis ruiné. Ma mère connaîtrait la misère si je refusais la place qui m'est offerte....aux Indes.

—Oh! gémit la pauvre enfant ....et ses yeux se noyèrent de larmes.

—Blanche! Blanche! éclata Raymond, en s'agenouillant devant elle, vous savez bien que si le succès eût répondu à ma volonté, rien ne nous aurait séparés, car vous savez aussi que je vous aime!....Hélas! je me dois à ma mère! Ne brisez pas mon courage; vous qui vous êtes sacrifiée à vos frères vous êtes digne de me comprendre....

Blanche sanglota:

—Oui, j'avais renoncé à la joie d'être aimée, d'être heureuse par vous, mais non à ne plus vous voir.

—O mon aimée!.... s'écria le jeune homme, les bras élargis, oubliant tout dans l'extase d'un tel aveu.

Un élan souleva Blanche, la jeta à l'étreinte offerte, mais avant que le baiser de Raymond ait atteint ses lèvres, elle s'arracha de ses bras, folle de douleur, de bonheur déçu, de danger à la fois infernal et divin.

—Non, non, partez! dit-elle; partez!.... j'ai peur!....

—Blanche!....

Mais la jeune fille était debout et maîtrisait son cœur.

—Restons dignes de nous; fils, vous êtes à votre mère; sœur, j'ai adopté mes frères orphelins; il nous séparent. Adieu, dites-moi adieu!....

Raymond s'insurgea:

—Assez de sacrifices!... Nous nous aimons!.... Qu'importe qui n'est pas nous!

Blanche l'éloigna d'un geste.

—Egoïste, je ne vous aimerais plus.

—Pardonnez moi! Je souffre tant; Faut il que ce soit moi qui l'ai voulu?...

—Il le faut. Partez!

—Si je pars, c'est pour toujours.

Elle chancela, mais répéta, la voix subitement dure:

—Partez!

Il secoua le front, voulut lui prendre les mains. La jeune fille eut un recul; sa face sévère trahit la fierté blessée.

Raymond se courba, recula: sur le seuil il hésita encore; mais le geste de Blanche le repoussait toujours. Brusquement, il s'enfuit, d'une course désespérée.

Celle qui restait écouta les pas s'éteindre, l'oreille tendue pour en retenir les échos derniers. Tout bruit mourut derrière la plainte de la porte close. Alors, Blanche, à genoux, devant les bras ouverts du Crucifié, tendit ses bras imploranta. Sa bouche était sans prière, seul hoquetait sa douleur.

—Pour toujours parti!.... pour toujours aimé! .... pour toujours....pour toujours!....

CUISINE.

Salade Japonaise.

1-2 litre moules cuites avec vin blanc de Chablis, céleri, thym, laurier, oignon, queues de persil, et 1 pincée de poivre.

4 pommes de Hollande cuites au four et émincées, 2 truffes légèrement étuvées dans un déchiffre de vin de Champagne et coupées en lames.

Assaisonner le tout d'huile vierge et de vinaigre d'Orléans. Ajouter le champagne où ont cuit les truffes. Dresser en dôme et décorer de quelques lames de truffes.

Salade Russe.

Mélange de carottes, pommes, haricots verts, pointes d'asperges, fonds d'artichauts, truffes, etc., le tout coupé en dés ou en lames. Assaisonner de sauce verte serrée (Voir ordre alphabétique.) Décorer d'œufs durs, de langue écarlate, de jambon et de truffes.

Vol au Vent de Ris d'Agneau

Feuilletage 6 tours 1-2. Placer pâte sur tourtière farinée: à l'aide d'un carton découpé en rond; découper la pâte en inclinant la lame du couteau en dehors.

Dorer le dessus de la pâte et l'inciser en cercle sans arriver jusqu'au fond. Cuire au four pendant 25 minutes environ.

Appareil à ris d'agneau: cuire les ris d'agneau dans fond blanc, les égoutter et les lier d'allemande à la crème. Ajouter champignons, quenelles, truffes, etc., etc.

VALSEURS —ET— VALSEUSES

LA VALSEUSE TRÈS-CHIC.

Grande, svelte et souple. Quatre-vingts mètres de vieil alençon ou de malines sur une traîne en queue de paon, qui ondoie majestueusement. Peu de bijoux, mais éblouissants; sept "porte-bonheur" en diamants, un bouquet de fleurs naturelles à la main, le panache de maréchal de France s'élevant d'un nœud de pierreries sur une petite tête altière. Sourit à peu près de même à chacun et avec une grâce triomphante; valse droite, à pas gracieux, glissés doucement; daigne se pencher, si son valseur est prince ou s'il a l'honneur de ne pas lui déplaire. Possède un art extrême pour rejeter en arrière son immense queue qui ne paralt pas la gêner et suit harmonieusement ses mouvements. Regarde en valsant l'épaule de son danseur et voit cependant tout ce qui se passe autour d'elle. Si l'on a satisfait sa seigneurie, en reprenant le bras de son valseur elle ne parle pas, mais attache sur lui ses beaux yeux avec une expression singulière qui semble dire: "On peut oser". On oserait, qu'on en serait puni, mais on a une minute de joie vaniteuse.

LA DANSEUSE INGÉNUE.

Généralement fagotée. A des épaules qui rougissent comme ses joues, balbutie, s'embrouille, s'arrête pour dire: "Oui, monsieur", s'applique pour danser suivant les préceptes de son professeur, est un peu pressée, perd la mesure, se trouble, met les pieds dans sa robe ou accroche son éventail qui se casse. Danse mécaniquement, sans oser ni parler, ni rien voir; trouve cependant, après une série de mésaventures, qu'elle s'est bien amusée au bal.

LA "POSEUSE"

Est serrée dans sa robe, dans ses souliers, dans ses gants, a des cascades de cheveux qui ruissellent en flots raides à grand renfort d'épingles sur sa nuque; pince les lèvres pour rapetisser sa bouche; parle du nez, du fond de la gorge ou du bout de la langue; affecte un petit accent étranger; a une manière particulière de tenir son éventail; cherche en tout le distingué, le fin du fin, coule un regard sans chaleur pour son valseur, ébauche un sourire sans charme; n'a plus ni jeunesse, ni entrain, ni attrait; la prétention faite femme; ennuyeuse comme la pluie.

LE VALSEUR BON DIABLE

Grand garçon, trop bien portant, prend sa valseuse à bras-le-corps, l'enlève comme une plume, lui chuchotte des grosses bêtises ou des petites inconvenances dans le tuyau de l'oreille, la fait rougir jusqu'aux cheveux, rit de si bon cœur qu'on ne lui en veut pas, pousse son monde, se fait de la place malgré tout, danse toute la nuit, transpire comme un fleuve et va toujours. Est la providence des mamans en disponibilité, des ex jolies femmes, des petites pensionnaires. A toutes les bravoures, dévore les soupers les plus rances et fait valser les embonpoints les plus rebelles; tourbillonnerait avec l'Obélisque ou la Tour Saint Jacques sans se fatiguer. Pas distingué, mais précieux. Est très invité.

LA DAME QUI S'AMUSE.

Petite, un peu grasse; une de ces toilettes économiques qui se "retapent" indéfiniment: gaze de Chambéry mauve ou taffetas vert d'eau avec des dentelles de Bruxelles ou de Chantilly; bavarde, se remue, serre la main de toutes les femmes, s'agite comme la mouche du coche, raconte la rougeole de son petit dernier, ou la colique de sa tante, ou ses mésaventures en chemin de fer. Bonne mère de famille, mais au bal elle s'amuse, elle est là pour çà; elle n'y va pas si souvent! Accepte toutes les invitations, boit, mange, soupe, met des boubous dans ses poches, s'en va quand on éteint les bougies, enfin a l'air de s'en donner pour son argent.

LE JEUNE HOMME QUI CHERCHE A SE MARIER.

Profondément respectueux avec les jeunes filles câlin avec les vieilles dames. Fait dire à tous les bonnets de dentelle: "Il est gentil; ce jeune homme!" Flaire une dot de loin comme un chien de chasse. Pour deux cent mille francs, deux valses, trois cent mille, un quadrille de plus; quatre cent mille, invite la maman, cinq cent mille, prie la demoiselle de lui accorder le cotillon tout entier et lui apporte l'éventail d'honneur. Pour un million, il jetterait son pardessus dans la boue sous les pas de ces dames et monterait sur le siège avec le cocher. Effleure à peine la taille de sa danseuse, la guide avec précaution, prend soin de sa robe, parle peu, mais possède quelques phrases sur "le bonheur à deux" qu'il glisse, avec un regard séducteur, si le poids de la dot lui paraît suffisant.

LA DEMOISELLE QUI CHERCHE UN MARI

A pris le genre américain. Dit qu'elle ne veut pas se marier, mais en grille d'envie. Flirte avec tout le monde, accable d'avances les plus jolies femmes qui ont une cour pour faire un choix parmi leurs adorateurs. Distribue les fleurs de son bouquet et celles de son esprit avec facilité. A des robes excentriques: des franges d'argent, des broderies d'or, des plumes; chaque toilette est un coup de pistolet, et chaque regard une flèche qui vise au cœur. Le "petit dieu malin" s'embusque dans sa jupe. Prend tour à tour l'air langoureux et enflammé. Valse à l'allemande dans une pose abandonnée qui fait sentir son bras, ses épaules, ses cheveux. Ne trouve pas de mari du tout, mais autre chose. Rencontrera peut être plus tard un baron d'aventure ou un ancien ministre de quelque gouvernement problématique.

LE VALSEUR TIMIDE.

Arrive de la campagne, baisse les yeux, parle bas, n'invite que les "paquets", de peur d'être refusé; n'est pas plus bête qu'un autre, mais le paraît.

LE VALSEUR ÉCHEVELÉ.

Se penche sur sa valseuse comme un peuplier courbé par le vent, ondule dans les groupes, tient la main de sa danseuse sur sa hanche, et fait de longues glissades en rejetant de temps en temps sa tête en arrière pour secouer ses cheveux. Repart en s'inclinant de nouveau, ainsi qu'un mât en détresse. Ses pas ne sont plus des ondulations, c'est la houle de la marée montante. Arrive au port sans accident, mais on tremble!

LA PETITE COMTESSE.

Dans tous les bals, il y a celle qu'on appelle spécialement "la petite comtesse" ou "la petite marquise". De la grâce, du brio, des toilettes qui font toujours songer à une rose épanouie. Une coquetterie d'enfant, des petits pieds grands comme ça, toujours chaussée divinement. — Un peu étourdie, un peu moqueuse, mais si gentille!— Valse par caprice avec des mouvements d'oiseau qui traîne son aile, boit du vin de champagne au bras d'un beau garçon, se laisse griser de musique et de compliments, est friande d'hommages comme un enfant de bonbons; oublie son éventail au buffet, son bouquet dans le boudoir, son mouchoir au souper et son cœur on ne sait où!—Mais on lui en rapporte d'autres!

LE VALSEUR MALADROIT.

Part à contre-mesure, marche sur les pieds d'un monsieur, fait ses excuses à un autre, glisse, se rattrape à une grosse dame, lui déchire sa robe, s'entortille dans la jupe de sa valseuse, tombe par terre, l'entraîne avec lui, renverse un domestique qui porte un plateau chargé de cristaux pour le souper, se relève au milieu du tumulte, emporte sa valseuse pourpre et effarée, se recogne contre une porte, contre un invité, contre un fauteuil qui tombe avec bruit; s'enfuit dans un boudoir, écrase les pattes du chien, jette par terre une jardinière, perd décidément la tête, lâche sa danseuse et se sauve à travers les escaliers, poursuivi par le chien qui lui mord les mollets et par les malédictions de la maîtresse de la maison.

LES AMOUREUX.

Plus rien! plus personne! La foule, — désert d'hommes, — n'existe pas. Ils tournoient dans l'azur, ils s'enlacent dans l'éther! Ces élus du Destin ont tout oublié. Leurs pas, unis dans une harmonie délicieuse, chantent avec eux la mélodie de l'amour. Elle, est dans les bras qui l'enveloppent comme un enfant dans son berceau; lui, sourit, et de temps en temps, les deux regards qui se rencontrent répandent une nouvelle ivresse. Ils dansent comme on doit danser au ciel, si près de l'un de l'autre que la robe blanche paraît un nuage qui les enveloppe; pas de paroles, mais le trouble qui monte en flots roses à leurs fronts fait trembler leurs mains frémissantes et bondir leurs cœurs, dont chacun sent les battements. La rage, la jalousie, l'ennui, la malveillance s'agitent autour d'eux: ils ne voient rien; comme deux cygnes jumeaux, ils glissent et passent, calmes et fous en même temps, vivant dans leur rêve; et pour le reste, qu'importe?

DÉPÊCHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Le gouvernement anglais et la nouvelle note américaine.

Presse Associée

Londres, 24 novembre—La note du secrétaire d'état Hay demandant aux puissances d'arriver à un règlement amical et satisfaisant de la crise chinoise, a été reçue au ministère des affaires étrangères de Londres par l'intermédiaire de Lord Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre à Washington, mais il n'y a pas encore été répondu.

La note fait remarquer que la difficulté d'obtenir de la Chine l'exécution des châtiments désirés par les puissances est si grande qu'elle rend, dans l'opinion des autorités américaines, presqu'impraticable cette façon de résoudre la crise.

Les Etats-Unis ne proposent pas un remède défini, mais ils suggèrent un échange de vues par lequel les puissances pourraient arriver à une meilleure base pour traiter avec la Chine.

L'ambassade des Etats-Unis à Londres n'a pas reçu la copie de cette note.

A en juger par l'opinion exprimée au Foreign Office la Grande-Bretagne acceptera probablement avec joie la proposition du secrétaire d'état Hay.

Le budget allemand.

Presse Associée

Berlin, Allemagne, 24 novembre—Le projet de budget impérial déposé aujourd'hui au Reichstag porte les dépenses de 1901 à 2,240,947,301 marks, soit une augmentation de 174,303,289 sur 1900.

LORD BULLER.

Presse Associée

Londres, 24 novembre.—Le journal du pays du général Buller, le "North Devon Herald", dit que le général sera probablement élevé à la pairie à l'occasion du nouvel an et qu'il prendra le titre de Lord Buller de Ladysmith.

LES CAPITAUX AMERICAINS En Angleterre.

Presse Associée

Londres, 24 novembre—Le nouveau lord maire, M. Frank Green envisage d'une façon fort libérale l'invasion des capitaux américains dans les affaires commerciales et financières de Londres. C'est un affaire d'utilitarisme, dit-il, à un représentant de la Presse Associée.

Le capital américain ne peut qu'tourner à notre profit et donne plus d'élan à notre commerce; nous ne pouvons donc que lui souhaiter la bienvenue; les deux nations en bénéficieront quoi qu'on en dise.

L'Angleterre et l'Amérique sont plus puissantes à elles seules que le reste du monde.

En ce qui concerne les placements des emprunts du gouvernement, le patriotisme nous commande, sans doute, de donner la préférence au financiers anglais; mais si les américains nous offrent de meilleures termes pourquoi ne les accepterions-nous pas.

Toutes chosse égales, d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi l'Amérique ne pourrait pas souscrire à l'emprunt que l'on projette de demander au parlement quand il se réunira, et si l'Amérique pouvait obtenir la plus grande partie de cet emprunt, je ne vois pas pourquoi notre cité s'en offusquerait.

L'affaire de l'exequatur du consulat à Harpoot.

Presse Associée

Constantinople, vendredi 23 novembre—Le chargé d'affaires des Etats Unis Griscom, est allé trouver Tewfix Pacha, ministre des affaires étrangères, hier, pour obtenir le réglement immédiat du différend relatif à l'exequatur demandé pour le docteur Thomas H. Norton, nommé récemment par le président McKinley pour établir un consulat à Harpoot. Cependant La Porte persiste dans son refus d'accorder l'exequatur.

Bruit d'un projet d'assassinat de Kruger.

Presse Associée

New York, 24 novembre—Suivant une dépêche de Londres au "Journal and Advertiser" le bruit courait que l'on devait tenter d'assassiner Kruger.

Les autorités ont appris que le projet devait s'exécuter à Paris, au banquet.

Les amis de Kruger ont reçu ordre de prendre des précautions.